



La Chanson Militaire

A toutes les époques, nos soldats ont chanté. La chanson militaire est vieille comme la bataille, le courage et la gloire. Elle a revêtu bien des caractères, ayant été la chanson héroïque, la chanson de marche, la chanson satirique, dans laquelle le soldat raille plaisamment, avec une grande liberté de langage, souvent trop grande, certes, les choses et les gens de métier ; elle a été la chanson sentimentale, où s'expriment le regret du pays qu'il a fallu quitter et le souvenir de la fiancée ; elle a été encore la chanson de danse, calquée sur la chanson de marche et elle a été, enfin, la chanson de caractère, celle dans laquelle se peignaient, au naturel, les types de soldats français, comme La Roze, La Ramée, La Tulipe, bons enfants et vantards, prompts à l'attaque et à la riposte, toujours friands des meilleurs morceaux, aimant le vin, la gloire et l'amour, et poursuivant la bonne fortune avec une allégresse guerrière.

Il y a eu de bonne heure des chansons de routiers, d'aventuriers, de soldats. « L'humour chansonnier, a écrit J.-J. Rousseau, est un des caractères de la nation française ». La chanson commente les événements, elle exalte les victoires et raille les généraux battus.

La Révolution arrive au milieu de refrains de bergères. La reine Marie-Antoinette a composé à Trianon un air de contredanse sur ces paroles :

J'entends le tambour qui bat
Et l'amour qui m'appelle !

C'est sur cet air qu'on a mis les paroles de la « Carmagnole ».

Le « Ça ira » a été un chant de concorde avant d'être un chant de guerre civile. On le chantait à la fête de la Fédération en 1790, on le chantait à Valmy. Puis la « Marseillaise » éclate. Elle électrise les cœurs et fait voler à la victoire. Elle est suivie du « Chant du Départ », auquel Napoléon ajoute le « Salut à la France »,

inspiré par la déclaration de Pillnitz (1791). Le gouvernement impérial conserva cet air issu de la Révolution. Ce sont là des airs officiels. Combien est plus caractéristique le chant que les soldats entonnaient à Austerlitz, en escaladant le plateau de Pratzen. Et la chanson de l'« Oignon ». C'est la chanson de Marengo. Des grenadiers frottent, au matin, leur pain. Bonaparte s'approche et leur demande ce qu'ils font ainsi. Ils l'expliquent. « Rien de meilleur pour marcher à la victoire, dit Bonaparte ; avalez-moi ça et en avant ! » On fit de cela une chanson.

De cette époque il y aurait encore à citer, parmi bien d'autres chansons, la chanson marine de la « Bretonnière » qui commandait l'« Algésiras », à Trafalgar.

L'équipage du vaisseau avait été obligé de se rendre aux Anglais. Trois cents hommes et leur chef sont à fond de cale, gardés par leurs ennemis. Mais, pendant une tempête, l'eau envahit le navire ; les Anglais font appel à leurs prisonniers ; ceux-ci désarment leurs vainqueurs qui sont, à leur tour, faits prisonniers.

L'Empereur aimait particulièrement le chant intitulé la « Chanson de Roland ». La veille de la bataille de la Moskowa, la division Gérard l'entonna devant la redoute des Russes.

Mais la « Chanson du Conscriit de 1810 » est pleine de malice et de naturel. Qui l'a faite ? « Trois faiseurs de bas » qui, ayant tiré un mauvais numéro, doivent quitter leur Languedoc.

Nous avons encore la chanson de « Fanfan la Tulipe », la « Lettre du Commandant », la « Chanson des trois jeunes garçons revenant de la guerre », la chanson des « Adieux à Privas » et la « Bergère et le Fils du Roi », la « Casquette du père Bugeaud », le « Petit Pioupou, bonhomme d'un sou », « Auprès de ma blonde », et « La Madelon ».

P. C.

